

ALLEURS

Depuis 2019, un partenariat entre les Hôpitaux Universitaires de Marseille et Oh les beaux jours ! est engagé dans le cadre des actions culturelles du festival et du programme culturel de l'AP-HM Parcours d'hospitalité.

2020 n'a pas été une année comme les autres... Initialement prévu au printemps à l'hôpital, notre atelier d'écriture a connu quelques vicissitudes mais notre envie collective a eu raison des circonstances et nous sommes parvenus à le reprogrammer en fin d'année. Cinq séances ont eu lieu entre novembre et décembre, réunissant un groupe de patients suivis à l'AP-HM connectés depuis leur domicile, pour évoquer le thème de l'ailleurs, particulièrement suggestif en cette période de crise sanitaire.

Merci à Delphine Bole pour sa disponibilité et sa capacité d'adaptation : transmettre l'envie d'écrire, créer du lien et réchauffer des échanges en ligne ne sont pas choses aisées...

Merci à Ann, Clara, Françoise, Gérard, Marie, Monique et Régis d'avoir joué le jeu de la distance pour nous offrir cette évasion littéraire.

Hôpitaux Universitaires de Marseille

Délégation à la communication, à la culture et au mécénat

Festival *Oh les beaux jours !*

Ce projet reçoit le soutien de la Région Sud Provence-Alpes Côte d'Azur, de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence-Alpes-Côte d'Azur, de l'Agence Régionale de Santé Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la Fondation Orange.

Chaque mardi, séparés par les angles et les bords,
tenus à distance par le risque et la précaution,
nous tentons de faire corps
avec
nos mots
qui nous rassemblent.

L'écran aplatit les regards, aplatit les voix, altère la vue,
anéantit odorat et toucher.
Pourtant, bientôt, d'une fenêtre à l'autre, circule le goût des mots
ici, le parfum d'un gâteau qui cuit
là, le bleu des pierres
là-bas, une mélodie en toile de fond.

Il aura fallu lutter contre le sommeil.
Battre en brèche un ailleurs honni, s'approprier un ailleurs rêvé.
Se glisser entre les rendez-vous de la maladie.

Pour que peu à peu, de nos bulles disjointes,
naisse un univers partagé.

Être ensemble à distance : une utopie
rendue possible dans cet ailleurs
tissé de sons et de silences, de vent et de parfums.

In alio loco, promenades initiales.
Depuis ma fenêtre, objet de l'ailleurs, point de départ :
je quitte un refuge, (ce) à quoi je tiens.
Dans la langue, je suis un autre.

Delphine Bole,
Animatrice de l'atelier

IN ALIORE LOCO

Ici et ailleurs

Est-ce ailleurs ?

Là-bas, ailleurs... indéfini

Ici et ailleurs et non pas ici ou ailleurs, vers l'ailleurs, au bord de l'ailleurs

Revenir toujours, un berceement

Un voyage intérieur et extérieur

Soleil aveuglant

Méditerranée bleue

Chaleur blanche et sèche

Eau de mer comme des soleils qui scintillent

Un ailleurs, n'importe où, en été

Comme le Sud de Nino Ferrer

Rencontres inattendues

Musiques obsédantes qui pulsent

Cuisines enivrantes

On ne devait pas se rencontrer là-bas, d'ailleurs ?

Mon ailleurs

C'est une respiration, un air pur

C'est un ciel différent de d'habitude

Ce sont des couleurs turquoise, des couleurs chaudes, ou froides

Ce sont d'autres recettes de cuisine, des épices, des odeurs autres

C'est un temps vécu différemment

Un rythme différent, un tempo, une musique,

Des danses différentes.

On peut rêver de multiples ailleurs

Mais d'ailleurs, est-ce qu'on rêve ?

Et une fois ailleurs où est-on ?

Faut-il partir pour être ailleurs ?

En tous cas, pour s'évader ailleurs, il faut penser,

et ne pas oublier,

de s'emmener à soi...

Ailleurs,
Ailleurs c'est ici
C'est plus loin
C'est comme ça
C'est grand et large
C'est vague et possible
C'est sans tourment
C'est pas la peine

Ailleurs c'est simple et solitude
Ailleurs c'est beau et vide
Tout est possible
Tout en accord
Ailleurs c'est loin de là
C'est les amarres, les vagues et les marées
C'est les mers de Chine et les horizons immenses

Ailleurs c'est où l'on va
Ailleurs c'est pour toujours
Ailleurs c'est pas simple
C'est toujours ailleurs
C'est pas là
C'est où l'on veut
C'est pluriel

C'est là sans y être
C'est où l'on va sans le savoir
C'est demain
C'est solitude et peur
C'est la mort et c'est si loin
C'est un possible meilleur
C'est demain.

ÉMOUVANT AILLEURS

Devant ce qui ne représente pas grand-chose,
Aux yeux de bien d'autres, banales futilités,
Je m'émerveille encore d'une belle découverte.

Dans cet ailleurs, grande Dame Nature s'impose,
Bon cœur sans limite, elle m'offre toutes ses beautés.
Ce petit rien m'émeut, je suis tout à l'envers.

Immobile, regard fixe, je me retiens et j'ose,
Je cadre, ajuste. Par le vent débouté.
Quand le vent va se taire, le meilleur reste à faire.

Dans ce monde innocent la panique explose.
Tout mon sang monte en moi, dans l'immobilité,
De pâleur en terreur, de sueur tout couvert.

Penché sur ces couleurs, doucement, je me pose,
Je crée, de la douceur très vite retrouvée,
L'image tant attendue d'un monde redécouvert.

L'infiniment petit touché, c'est quelque chose,
Qui m'émeut, m'attendrit ; surpris et bousculé,
Par cet objet d'émoi, devant cette vue ouverte,

J'ai un doute sur le nom de la beauté en cause
J'hésite à reconnaître, me heurte à la nommer.
Conforté par le goût du feuillage bien amer,

Rassurante amertume, pour mon égo, si j'ose
Et qui confirme l'idée : c'est bien la Chicorée.
Sauvage de ma rue, tu n'en as pas que l'air.

Aiguillonnée par la curiosité, émoustillée, je m'y plonge sans pudeur.
Se laisser dissoudre dans les eaux d'une intime « vivance ».

Je flirte avec lui quand, au cœur de la présence, de l'ici et du là, je vibre au diapason de l'instant.

Il est là tout près, les sens à fleur de peau, et quand le sixième affleure les âmes, dans cette immensité ouverte s'estompent les rumeurs et les rancœurs.

Il est partout et tout à la fois, ici, là, là-bas, hier, demain, ce jour. Quand tout ensemble est vu, écouté, flairé, goûté et touché, l'infiniment petit rejoint alors le grand infini. Et la joie, la peur, les rires et les pleurs se mêlent dans l'ailleurs.

L'ailleurs

Il est comme une forme de liberté,

Comme un papillon déployant ses ailes et avançant avec légèreté.

Papillon tout blanc, explorant un champ de roses avec douceur.

Il permet une guérison de nous-mêmes, grâce à l'imaginaire.

Il n'est pas perfection, mais notre différence

Ainsi qu'un rêve.

Ailleurs pour le meilleur
Ou ailleurs pour le malheur ?
Le malheur des uns fait le bonheur des autres
Ailleurs il y a les autres
Ailleurs je n'ai plus de soucis
Ailleurs tout coule de source
Peut-on être ailleurs dans son ici et maintenant ?
Être ailleurs, est-ce un rêve ou un cauchemar ?
Être ailleurs, c'est m'évader dans un monde qui me plaît
C'est être séparé de la réalité trop lourde
On dit que l'herbe est plus verte ailleurs mais ce n'est pas vrai
Ailleurs n'est pas forcément mieux
C'est triste de vouloir être ailleurs
Ça sauve aussi de vouloir être ailleurs
L'ailleurs peut faire rêver
L'ailleurs est loin, c'est l'inconnu
On voyage ailleurs
Je ne suis pas bien ici si je veux être ailleurs
Ailleurs, je peux faire ce que je veux
Ailleurs, j'ai l'imagination débordante
Ailleurs, je n'ai honte de rien
Dans ma vie, je suis trop souvent ailleurs
et j'ai besoin de m'enraciner dans mon ici et maintenant...

PROMENADES INITIALES

A, noir, Rimbaud, voyelles, pas celui du corset des mouches, celui des nuits violettes passées à chasser les constellations dans les cieux.

I, rouge, comme celui d'Arthur toujours, et le rouge éclaté des robes de flamenco.

L – L, comme un avion sans ailes, les soirs où on se retrouve, seule, au bout du monde.

E, elles et eux, l'étranger, un ailleurs d'hommes et de femmes, qui attire, qui reste en dehors, mystérieux, qui ose, auquel on tend la main, qui se dérobe.

U, « ou » dans le reste du monde, roucoulement, modulation, il y a des sons que l'on ne parviendra jamais à reproduire dans sa bouche, avec sa langue, ses dents. Rires explosés de ces tentatives, chaque fois échouées.

R, un air, une odeur, un parfum, vétiver ou Hermès pour homme. Un embarquement vers le lointain, juste en fermant les yeux. Tu pourrais me séduire avec ton parfum, le sais-tu seulement ?

S, vitesse, promesse, délicatesse, paresse, ivresse voluptueuse de la vibration du monde dans mon corps.

Allons là où ça embarque, où ça laisse flotter les rêves.
Iles surprises, montagnes magiques et cieux lointains,
Loin des précipices de la terre, loin des cristaux alcalins,
Loin des divines comédies, des astres comme des loupes,
Erreur de destination, vol libre, pilote automatique,
User le temps des plaintes, l'horizon est multiple,
Retrouver l'espace, gagner des cieux meilleurs,
Soyons solides de paysages nouveaux.

ACROSTICHES PERDUS

Ah, qu'il est doux le soleil de Provence !
Chaque jour beau joyau, il vient nous caresser.
Rien de plus agréable, quand on sait limiter,
Oui, très vite, arrêter ses cuisantes offenses.

Savoir déterminer, ce n'est pas toujours simple,
Doux soleil ignoré, sous l'effet fraîchissant,
Inimitable du vent, qui bouscule tout puissant.
Chacun de nous, trompé par sa douce plainte

Sur sa tête, aux cheveux hérissés en bataille,
Est ourdi par ce souffle sans nul autre pareil.
« Souffle bien, beau Mistral, toi qui seul nous réveilles,
De ta fraîcheur alpine attendue d'épousailles. »

Dans ce mélange abstrait de soleil et de vent,
Aucun de nous ne sait comment bien parvenir
À éviter l'instant des douleurs à venir
Qui présagent maintenant de bien mauvais moments.

Ignorer cette suite, bien sûr, en poursuivant,
Et rester étonné de rougir et souffrir,
Leurré, tout simplement, et bien vite se dire,
« Recouvrir de la toile atténuée le tourment. »

Souffrances disparaissent en eau fraîche arrosée,
Comme une renaissance d'un matin de rosée.
Tout dans l'ordre va rentrer, quand le temps est passé,
Seul le souvenir tardif revient en pensées.

Aimer, aspirer l'air du temps, expirer sur les chemins de l'histoire
Inspirer. Illusionnée par cette île de lumière,
Là, son château intérieur retrouve ses ailes,
Elle s'y niche et savoure le voyage
Et, sans laisser tous ses œufs dans le même panier
Unit, hume et hurle avec les loups
Erre encore et sur une aire se pose
Sauvage, toujours, pour encore apprivoiser l'ailleurs

DEPUIS MA FENÊTRE

Venant d'ailleurs, le soleil chauffe le four solaire, il porte des ombres avec lui jusque dans la maison.

Ici, la glycine et la bignone ont lâché leurs feuilles au sol, le bambou restera vert, comme ailleurs, comme toujours.

Ici, la guirlande d'éclairage est éteinte, elle attendra que les soirées soient revenues d'ailleurs.

J'entends l'ailleurs, les enfants qui jouent dans la cour d'école, et les voitures plus loin.

Ici, j'entends mon stylo sur la feuille et ma respiration... ailleurs le souffle du vent.

Ici, je sens un gâteau qui cuit... ailleurs loin, loin, le printemps et les fleurs.

Le muret et la palissade des voisins commencent à être visibles, ils seront ailleurs quand les feuilles repousseront.

Ailleurs ou ici ?

Maintenant ou au printemps ?

Regardons le visible avant qu'il ne reparte ailleurs.

Derrière la fenêtre du salon, sur la terrasse, des fleurs en pot,
frissonnantes, sous l'ombre refroidie
Déjà l'ombre qui coule,
Cet été, fraîcheur recherchée sous cette ombre déployée, fenêtre
ouverte, chat couché sur le fauteuil,
Aujourd'hui, la fenêtre est fermée, le chat sur mon lit.
Juste en contrebas, le jardin comme équilibré par le jardinier venu
samedi,
Dépouillé, dénudé, effeuillé, recroquevillé,
Presque une tristesse qui monte, une mort annoncée avec
l'amertume de l'automne,
Hier encore, un jardin dégoulinant de branches accrochées à ses
murs, bignone orange, bougainvillée rose profond, chèvrefeuille
blanc, plumbago bleu,
Le printemps reviendra.
Au fond, le mur barré à moitié de lumière, deux triangles parfaits,
façon *sol y sombra* des arènes andalouses,
Un soleil éclatant, un soleil éclaté, qui se noie sous la poussée de
l'ombre.
Un peu plus loin, entraperçu derrière des platanes, un morceau de
terrain de basket, vide et silencieux, des peintures murales qui lui
donnent un faux air américain.
La clameur des matchs qui se jouent s'est éteinte. Elle reviendra avec
les enfants et les vacances.
Plus loin encore, le massif de l'Etoile devenu bleu,
Une vague qui court, qui berce, qui balance, qui revient comme une
mer,
Enfin, accroché tout en haut de la fenêtre,
Le ciel azur
Azur en novembre comme une gourmandise
Un soleil en hiver à croquer
Un soleil venu d'horizons lointains nous donner des nouvelles du
monde.

Rebord de fenêtre et bruyère qui sèche
Rideau blanc qui se balance
Fenêtre ouverte et bruit du dehors
Voix qui passent et se perdent
Plus de rue entre ici et là-bas.
Là-bas est en face,
Trois grands arbres sont posés
Cachent la façade de l'immeuble.
D'ici à eux
Il n'y a plus de vide,
Mains qui touchent l'écorce
Soleil qui caresse les feuilles.
D'ici il n'y a plus de rue,
Juste une ligne qui coule de voitures et de trottoirs,
Ici c'est une veine de la ville qui glisse jusqu'au port
Elle s'embarque en fuite
Mais où suis-je ?
Dans quel propos, dans quelle phrase ?
Depuis quelle fenêtre le temps passe-t-il ?
Allez, effaçons le paysage,
Ouvrons plus large la fenêtre,
Laissons-nous happer par l'au-delà et profitons d'un coup de vent
Pour nous éparpiller dans les bruyères.
Montons aux arbres qui nous regardent,
Laissons-nous filer puis descendre par le tronc.
Voyage à l'abordage !
Laissons s'engouffrer le paysage,
Partons de la fenêtre en fuite
Le ciel bleu se fond tout là-haut,
Si proche, et nous laisse, emportés.

PAR LA FENÊTRE

Toi seule, que tu le veilles,
De ta lumière me couvres.
Par-delà ton gros œil,
Le lointain je découvre.

Aujourd'hui, c'est à moi,
À mon tour, de tout voir
Bien au-delà des toits,
Depuis ma tour d'ivoire.

Et bien sûr, d'observer.
De ta vue m'enquérir,
Ton cadre traverser
Et des images cueillir.

Je laisse vagabonder
Mon regard, mon esprit,
Je vais imaginer,
Ou d'une image, surpris,

Je découvre au hasard
Ce qui, au grand jamais,
Survient peut-être tard,
Est bien sûr arrivé.

Avec l'intensité
De ta lumière qui fuse,
Ma vue en est troublée.
Accommoder m'amuse.

Par cet accès au ciel
Parcouru de nuages
Au contact du réel,
De cet étrange ménage...

Je n'y vois plus très clair.
Serait-ce donc un songe,
Qui m'emmène pour ce faire
Au pays des doux anges ?

Pour retrouver le vrai
De ce faisceau, je sors,
Découvre stupéfait
L'erreur liée à mon sort.

Je touche enfin des yeux,
Et avec clairvoyance
Mille oiseaux en ces lieux,
Messages d'innocence.

Ceux que je reconnais,
Communs du ciel d'ici,
Et ceux, bien préparés,
Migrateurs en sursis.

Voyageurs au long cours
Partants des grands voyages,
Destinées sans parcours
Aux ailes à court plumage.

Aussi beaucoup d'entre eux,
Que je ne connais pas,
Au doux couvert plumeux
Vont voler au trépas.

Les petits, leurs aînés,
Déjà prêts à partir,
Loin vers leurs destinées,
Et peut-être y mourir.

En esprit, j'accompagne,
Leur parcours hasardeux,
Long chemin de campagne
Vers le Sud, c'est le mieux.

Et la plupart du temps,
Grands coups d'ailes ils donnent
Vers, là-bas, le printemps,
Ici, saison d'automne.

Vers l'Afrique, ils s'en vont,
Au risque de leur vie.
À l'inverse, ce que font
Les hommes qui la fuient.

Au printemps, destinée
Par le même chemin,
Qu'un parcours estimé
À travers tous terrains.

Vers l'ailleurs inconnu,
Sacrifice incertain,
Autant de vies qu'on tue,
Que de massacres humains.

Qui font fuir de terreur
Ces êtres miséreux,
Poursuivis par la peur,
Morts de faim, malheureux.

Tels les oiseaux perdus
Le plus dur du parcours,
Est à ses tout débuts,
Quand la mer du secours

Coûte la traversée.
Très haut il faut voler,
Sans jamais s'arrêter,
Pour la mort éviter.

Les premiers épuisés,
Des plus jeunes aux vieux,
N'auront pas échappé.
Les forts résistent mieux.

Dès la mer traversée,
Réchappés d'hécatombe
L'espoir est retrouvé,
Le bonheur à son comble.

D'un avenir meilleur
Le rêve est exaucé
En oubli des horreurs
Un grand espoir renaît.

Tout comme dans leur vol
Les grands oiseaux planaient,
Ils retrouvent, indolores,*
Bientôt de quoi manger.

* Médical : indolore, sans souffrance

Ici une boule d'or apparaît au centre de la fenêtre, le forsythia a révélé la trame de ses ramures fines et légères en laissant tomber une partie de ses feuilles. Ses larmes dorées tapissent le sol juste en dessous.

Le chêne au-dessus a bu les derniers rayons de soleil et la colline ne les laisse plus passer maintenant.

Au-delà de l'ombre venue avec cet horizon, d'autres ramures et feuillages rougeoyants d'automne illuminent encore la nature.

Rester sur la crête, regarder plus loin, suivre le soleil pour le sentir encore au-dedans comme au-dehors avant qu'il ne décline dans l'ailleurs.

Des murets supportent les bandes de terre du jardin qui grimpent la colline. Ici, j'ai osé peindre les pierres en bleu pour effacer le mur. Je voulais y voir le ciel, l'océan ou encore les vagues bleues des montagnes. Là où toutes les nuances de bleu, de blanc et de gris dessinent un lointain sans fin. Ici le regard se repose.

Sur cette ligne se pose l'ouverture et sans obstacle, avec une plume prise dans l'ailleurs, s'écrivent l'éternité et le possible.

Ici, c'est calme et serein. Là-bas, derrière les collines, c'est le village, les maisons, les gens.

Ici, j'entends les mésanges, là-bas, les chevaux. Ils sont seuls.

Vers quel ailleurs je veux aller ?

Prendre le large. Voguer sur la grande bleue, les cheveux au vent, ne sentant jamais la fatigue, sereine. Faire des plongeurs, nager comme un dauphin.

Vers quel ailleurs je veux aller ?

Pourquoi aller ailleurs quand ici c'est si bien ?

La nature, les vignes, les pins, les oliviers, les chênes, les chevaux, les chiens, les oiseaux, le calme.

Ici c'est mon havre de paix.

Là-bas c'est le havre de paix de quelqu'un d'autre...

OBJET DE L'AILLEURS

C'est un objet de mon extérieur, pas de mon intérieur, mais un extérieur familier que je traverse en voiture depuis des années. Parfois, je m'y arrête quand le feu est au rouge.

Depuis ce point de passage, un jour, je l'ai aperçue, une canette en métal, rouge. Écrasée. Non pas jetée par terre mais accrochée à un panneau de signalisation. Le lendemain, il y en avait deux, puis cinq le jour d'après. Au fil des jours, des dizaines de canettes de bière et de boisson gazeuse écrasées sont venues grossir cette installation urbaine qui a, ensuite, été enlacée de fils bleus et enveloppée d'une feuille en plastique flottant dans le vent.

De ces détritux, jetés, abandonnés sur le sol de cet espace bétonné, coincé entre une avenue à double sens et une passerelle, est apparue, d'abord timide puis de plus en plus épanouie, une sculpture, un moment suspendu de créativité, qui disait beaucoup de nos vies, de nos consommations, de nos accumulations, de nos négligences. Chaque jour, je guettais les avancées. Je m'arrangeais pour laisser passer le feu au rouge et prendre en photo sa progression. Je me réjouissais de cette poussée de vie, de cette fleur née des poubelles. Je me questionnais sur l'identité de cet artiste anonyme poussé par le désir de faire de cet endroit sale et poussiéreux, un espace de beauté. J'aurais voulu lui dire merci.

Et puis, un jour, les services municipaux sont passés. De la sculpture de rue, il n'est rien resté. Leur job, c'est de nettoyer. Ont-ils seulement vu qu'ils jetaient une œuvre d'art ?

Tout d'abord, j'ai cru que c'était une plume d'oiseau qui s'était accrochée à la glissière de la fenêtre d'aluminium, mais après la première nuit passée et le jour levé, il a été plus facile de distinguer qu'il s'agissait d'un morceau de mouchoir en papier fait de deux parties donnant l'impression d'un mouvement.

On aurait dit un oiseau, une tête tenue sur la vitre et un corps finissant en triangle, détaché par le mouvement de l'air courant sur la vitre.

Ce carré de papier avait dû être volontairement glissé dans la cornière pour atténuer le vent qui s'engouffrait dans la chambre.

La personne qui l'avait mis avait dû un peu trop l'enfoncer car il était passé à l'extérieur. Dans son allure, il donnait l'impression de vouloir rentrer dans la pièce.

Ce petit objet de rien du tout venait animer la chambre de la Timone où je séjournais, dans cette solitude de l'hospitalisation. Il semblait frapper à la fenêtre pour la franchir, tantôt volubile, tantôt immobile suivant les vents qui frappaient la paroi de verre.

Quel était donc ce fétiche perdu au vent, cet oiseau blanc impossible à attraper puisque la croisée avait été condamnée à ne plus être fenêtre.

Le long de la glissière, d'autres mouchoirs de papier avaient été posés pour atténuer le passage de l'air extérieur mais n'avaient pas eu la chance de passer de l'autre côté pour battre aux quatre vents. Et moi, je suis là convalescent de souffrance et moi je suis là comme lui, ce bout d'oiseau imaginaire qui anime une fenêtre qui ne s'ouvrira jamais.

Qu'en est-il de ses rêves, à cet oiseau de fortune ? Aura-t-il la chance un jour de s'envoler et ainsi de tournoyer longtemps avant d'atteindre le sol ?

Qu'en est-il des miens, de rêves, et de tous ces souffrants qui depuis leurs chambres auront vu ce mouvement libre dans les airs, celui d'un oiseau de papier aussi libre qu'un ailleurs.

Partons sur les escaliers de papier
Le kilomètre est clair
Le reste sombre
Des escaliers
Zigzags de papier
Permettent de s'évader
De s'envoler
Vers l'Ailleurs
Vers le Monde

INSOLITE OBJET

De découvertes...

Tes ancêtres et tous ceux
Qui t'ont eu précédé,
Qui ont évolué,
Dans le temps, vont suivre
Au gré des écritures,
Dans leurs belles constructions.
Comme d'ailleurs les supports
Ne te ressemblent pas,
Qui de pierre deviennent
Rouleaux de papyrus.

Tu es allé d'abord
Par de beaux parchemins
- De la mort d'animaux
À la peau retirée,
Épilée à la chaux
Et séchée au grand air -
Qui vont tous recevoir
De nobles écritures
Toutes manuscrites.
Découpées, les belles pages
Sont rassemblées, cousues,
En épaisses reliures.

En découvertes...

Dans ton évolution
Tu deviens de papier,
Tout droit venu de Chine,
Beau support écrit main,
De mille caractères,
Riches enluminures.

Gutenberg arrivé,
L'impression te bouscule
La lecture s'émancipe,
La culture se répand
Dans ta transformation,
Traductions tu vois naître

Puis tu parcours le monde,
Parsèmes le savoir
Enrichis nos esprits,
Embellis notre vie.
Tu deviens pour chacun
Un fidèle compagnon,
Objet d'échange parfois,
Offert selon les cas.

Tu contiens des richesses,
Qui peuvent faire rêver,
Et très loin d'où nous sommes
Nous mener voyager.

De riches contenus

Toi mon gros dictionnaire,
Mon encyclopédie,
Que j'adore feuilleter.
Tout au long de tes pages,
Je pars en découvertes.
Tout ce que tu contiens,
M'aide à franchir le pas
Vers certaines évasions.
Tu rassembles en ton sein
Richesses et merveilles
D'ici et du lointain.
À chaque page tournée,
Émerge une connaissance
De là, tout à côté
Ou d'ailleurs, proposée
En ordre alphabétique
Ces merveilles défilent,
Passent devant mes yeux
Et me laissent une trace.

La botanique est là

Je me nourris des mots
Qu'elles me veulent proposer
Je les bois, je les sens,
Je les goûte, enjoué,
Quand je les reconnais.
Les plantes alimentaires
Richesses de notre monde,
Trop souvent méconnues,
De leur vraie origine,
Je resterai rêveur
Des pays enchanteurs
D'où elles auront pu naître.
La lecture achevée,
De force, je m'en extrais
Et referme le livre.

Retrouvailles

L'impossible silence
Qui te retrouve toujours
Tout beau, au milieu d'autres,
Tu règnes en maître, bien sûr
Par ta taille et volume.
Tu déploies toutes grandes
Tes ailes de papier
Pour souvent nous instruire,
Rêver, nous enrichir.

Transformation

Aujourd'hui, plus encore,
Tout proche dans mes mains,
Accompagnent ta poussée
Vers un sûr avenir
Tes pages numérisées.
Ton papier disparaît
Au profit des deux chiffres,
Qui ne sont pas grand-chose,
Mais qui peuvent être tout.
Ta représentation
Concrète dans mes doigts
Devient une illusion
Sous forme zérO et 1.
Toi pourtant sans pareil
Dans la multitude
De tous tes semblables
Déplacé à l'instant,
À chaque rangement.
D'après certains menteurs,
Tu devrais disparaître
Mais ta longévité
Te laisse demeurer
Par la lutte acharnée
De ceux qui t'apprécient.
Pour l'instant en doublure
De cette innovation,
Qui progresse doucement,
Cet autre qui envahit.
Concurrent déloyal
À l'esprit sans merci,
Qui sait jouer des coudes
Pour se faire une place
Là où tu es le roi.

Beau livre en devenir

Si facile à toucher
Et bien sûr très concret.
Tu demeures à mes yeux
Un bien inégalable.

Et pourquoi pas les deux

Et pourtant, je ne sais
Aussi pour quelle raison
Je me suis attendu
En découvrant cet autre,
Trop bien facile d'accès.
Qui peut se contenir
Sous modeste format.
Facile à transporter
Même en très gros volume.
Et comble de bonheur,
Il peut aussi parler,
Et tout nous raconter
Ainsi durant des heures.
Et comme toi, aussi bien
Traduits, en toutes langues.

Jamais je ne me lasse
De lire et de relire
Tous ceux qui m'ont su plaire
Et par lesquels je suis
Marqué de souvenirs.

Sa peau fine et transparente laisse entrevoir de minuscules feuilles vertes. Elles ont été cueillies à la main à l'aube des collines surplombant la Mer Noire. Sur un côté de sa forme est attaché un fil au bout duquel apparaît une petite tête tout aussi carrée. Sur son front est écrit « thé vert de Sotchi ».

Il se balance mollement, suspendu devant la fenêtre et rêve à un destin plus vivant et plus intense.

Du plus septentrional du monde où il a été cultivé, sa vocation est de diffuser ses bienfaits dans une tasse d'eau bien chaude.

Que pourrait-il réaliser avant d'être plongé dans les eaux bouillantes pour y infuser ses qualités stimulantes ? Comment maximiser la délivrance de sa quintessence ?

Les fines herbes le remplissent à moitié, l'autre moitié diffuse une lumière tamisée. Absorbé en lui-même, à l'image de cette dualité qui l'habite, le vide et le plein, le clair et l'obscur, une inspiration lui est venue.

« Je voudrais laisser s'infuser en moi ce que j'ai reçu et infuser ce que je suis dans le grand bol du monde », se dit le petit sachet de thé.

En regardant par la fenêtre, il voit se dessiner une structure qui rassemble tous ses amis pour les coudre ensemble. Cœurs cousus pour réaliser, à l'image de la hutte de sudation des Indiens, une tente à infusion où les esprits agités peuvent venir s'apaiser.

Habité par cette vision, il imagine une échelle pour relier le vide et le plein et, tout en bas, il se met à l'ouvrage.

Un espace où l'on pourrait s'asseoir et contempler ses opacités et transparences intérieures, une tente où, à force de regarder son obscurité, on en deviendrait lumineux.

Il sait par son ami physicien que la circulation des électrons entre les pôles négatifs et positifs crée la lumière.

« Nous ne sommes finalement que des torches vivantes », lui avait-il dit. Et pour prévenir la dégradation de notre merveilleuse mécanique vivante, il nous faut émettre autant de rayonnement qu'une lampe de cent watts, et à notre mort la lampe s'éteint. »

Tout heureux à l'idée de servir le vivant, notre petit architecte en herbe imagine cette tente de contemplation comme un lieu ressource d'énergie libre, un endroit de régénération pour retarder l'extinction de la lampe.

Il suffit d'y rester un temps immobile et, comme les électrons, suivre le mouvement intérieur de ses dualités. Et si le mouvement primordial vient à s'affaiblir lors des traversées obscures, réactiver l'interrupteur de la présence. Prendre le temps de s'aimer, de s'aimer entre ombre et lumière, de semer aussi pour récolter encore.

Venu du froid du Nord du monde, le petit sachet se plonge enfin dans l'eau bouillante pour infuser en paix.

Rêverie mystique d'un sachet de thé

POINT DE DÉPART

Pour rêver d'ailleurs
Je trie les timbres
Leurs dents sont des engrenages
De roues qui voyagent.

J'entends le bruit du train
Les noms des pays chantent.
Certains mots sont anciens
D'autres se nomment
Maintenant,
Autrement.
Certaines frontières
sont anciennes,
D'autres bougeront
ou ont déjà bougé.

Les dessins m'emportent
vers ailleurs
Des couleurs inhabituelles
Des coutumes que je ne connais
pas.

Des monnaies d'ailleurs
Que vaut ce timbre, ailleurs ?

Qui l'a collé ?
Que contenait l'enveloppe
ou le paquet ?
Peut-être de l'Amour,
Une demande, une réponse
Dans tous les cas,
le parfum de l'ailleurs.

Et les timbres alignés,
bien rangés
Me laissent imaginer
Les déserts et les glaces
Les statues et les danses.

Me donnant envie de coller
À mon tour, mes timbres
Pour faire connaissance.

Alors comme ça le voyage se prépare, docile et facile comme un clignement des yeux ?

Mais où vas-tu ? Et dans quel propos abandonnes-tu les tiens ?

À quoi ressemblent les portes que l'on ferme ?

Dis-moi ? Dis-moi ?

De quel océan se flanque la carlingue ? Quelle vision atome bénit les rivages bleus, des mers alcalines comme des pains doux ?

Qu'as-tu fait de la pirogue qui traîne sur la rive ? A-t-elle perdu la patience de l'eau qui glisse ?

Quelle est cette terre enfouie dans tes veines qui fleurit de parfums et embaume de fleurs sacrées ?

Comment se transmettent les musiques que tu gagnes sur la plaine, les pas souples des forêts secrètes, les langues sphinx des mers englouties ?

Dis-moi le voyage et les yeux que tu as doucement fermés ?

Quelle contrée vas-tu gagner par les eaux et comment vas-tu te laisser chuter dans l'espace du temps ?

Dis-moi le jour et dis-moi les nuits que tu abandonnes ?

Unique, tu n'appartiens qu'à toi-même alors garde-toi des réponses.

Va, libre, file par les fleuves, laisse tomber les costumes lourds des idées sombres et donne ainsi la parade aux oiseaux, aux animaux des rêves que l'on bouscule.

Gagne sans te saisir d'un pays meilleur où l'horizon accroche la lune à l'envers.

Par les tropiques du Capricorne et celui du Cancer, regarde et voyage dans ton cœur comme un seul rêve, laisse les ricochets de songes se coucher sur les océans lointains, ceux encore dont le nom n'a pas donné d'image et dont tu te nourris des sèves où tu t'es baigné.

Garde ta liberté dans ce pays dont tu es déjà si loin.

Et laisse en mémoire les géographies des rêves qui t'ont fait naître.

L'ENFANT SAGE

Sage, assis en tailleur, en appui sur un mur,
Silencieux et attentif, je contemple, hagard,
Les merveilles qui s'offrent à ma vue.
Plongé dans la lecture, je progresse lentement,
Et soudain stoppé, arrêté sur l'image
D'un géant des mers qui vient m'impressionner.
Un tout petit baigneur à ses côtés palme.
C'est suffisant pour dissiper mon attention.
À la fois surpris, étonné, impressionné
Par l'imposante masse, inquiet du devenir
De ce petit être, qui semble innocent.

À plat ventre dans la prairie, je tourne les pages d'un livre de voyage où se déroulent les cartes et les images de pays lointains et se dessinent des forêts peuplées d'animaux.

Les herbes si fines qui m'entourent et leurs petites fleurs en clochette de couleurs m'émerveillent. Au creux du rêve, je m'enfonce à l'ombre de leur fin feuillage.

Soudain l'âme agit et je marche dans une forêt. Devant moi une très grosse couleuvre traverse tranquillement, elle est aussi longue que la route est large. Je ne suis pas inquiète, je suis subjuguée par les multiples couleurs qui la constituent. Ce n'est pas un serpent, c'est une grosse couleuvre devenue frontière à traverser. Elle porte sur son dos dodu les dessins de pays dont les couleurs diffèrent. Chaque tâche colorée est de forme unique. Je décide de ne pas avoir peur et monte sur le dos de la couleuvre devenue grande, plus grande encore.

Je choisis d'aller sur la teinte saumon et en posant le pied sur cette forme, je me retrouve instantanément allongée sur la très grosse branche d'un baobab en Afrique.

J'ai dans l'oreille la vibration d'une fréquence unique, celle qui a dessiné et signé la forme choisie. Accompagnée de cette douceur vibratoire, je regarde le soleil se coucher doucement et peindre les arbres et le désert tout autour d'orangé.

Tout près de moi la grande tête dorée d'une girafe broute le feuillage. J'imagine plus loin, tout en bas, glisser mes pieds dans le sable chaud entre ses longues pattes. J'observe les tâches qui se dessinent sur son pelage et après avoir longtemps contemplé ces nouveaux espaces, je caresse la peau chaude et rugueuse du baobab et remercie mon hôte si haut perché.

Je demande à la girafe si je peux emprunter le toboggan de son long cou pour explorer les contrées qu'elle transporte sur son dos. Ses grands yeux doux m'ont souri et j'ai entendu « oui ».

Mes pieds à peine posés sur son dos, nouvelle fréquence me suggère l'idée de poursuivre cet étonnant voyage musical.

JE QUITTE

Je quitte le sentier qui griffe la montagne
Je trouve une puissance animale, entière, un bloc de vie
surgi de la roche

Je quitte la terre pour l'eau
Je redécouvre le fleuve partout, son eau dans les rizières,
le Mékong

Je quitte avec bonheur ces forêts sombres et inquiétantes,
presque trop profondes
Je rentre chez moi

Je quitte le monde en dur, en pierre, en béton, en goudron,
en rupture, les angles brisés, cassés,
Je découvre l'instable, le glissement des vagues de sable,
le même à perte de vue

Je quitte la route, les panneaux indicateurs, les kilomètres,
les bornes, les chaussées glissantes ou pas
Je découvre le chemin dans la mer qui mène à Ulysse
et aux sirènes à la voix de miel

Je quitte la plaine, sa moiteur, sa brume, ses couleurs fondues
Je découvre l'altitude, l'aridité des paysages, leur nudité, l'odeur
musquée des moutons, le froid dans le soleil aveuglant

Je quitte la rectitude minérale de ce théâtre antique, l'alignement
des rangées, aujourd'hui vides
Je découvre la vie derrière les pierres, le va-et-vient des gens
dans les allées. Trois coups ont résonné. Le spectacle va bientôt
commencer

Je quitte mes vêtements, mon boulot, les horaires, les trains, les
embouteillages
Je redécouvre le soleil qui lèche la peau, la mer nourricière, sa
respiration, le farniente. Je m'endors

je quitte la terre ferme
je trouve l'air pur et l'espace

je quitte le passé, marqué d'un béret
je pars vers l'avenir

je quitte l'ombre, les rectitudes
je monte vers la clarté et le foisonnement de vie

je quitte un côté de ma vie
je pars vers l'inconnu avec un baluchon

je quitte un chemin bordé pour en suivre un autre
je suis un chemin de liberté

je quitte la montagne
je regarde la plaine et les collines, je ne suis pas seule,
il y a des promesses lointaines

je quitte les souvenirs
je prends ce qui part

je quitte le calme, le sans surprise
je me lance vers une nouvelle vie et l'inconnu

CINQ MOIS DURANT

Je perds l'autonomie
Après un dur choc.
Je suis perclus, privé
De tous mes mouvements,
Dans l'incapacité
De me mouvoir tout seul.
Je suis spolié de tout
Ce qui me permettait
En toute liberté,
D'aller, venir, marcher,
Au gré de mes désirs.
Avec acharnement,
J'ai repris par la lutte,
Le courage et la force.
De ma bonne volonté
Je gagne chaque jour
Sans miracle, des progrès
Pour bien vite rattraper
Toute mon autonomie.
Et bien vite je me force
À prendre de la distance,
Je m'oublie car s'oublier,
C'est penser aux autres,
À la rencontre desquels
J'aime me retrouver.

POIRES PERDUES, POIRES TROUVÉES

En fin de saison, les poires
Perdent toute leur beauté
Et vont très vite fondre.
Les sauver est possible
Si on s'y prend très tôt,
Les surveiller de près
Avant qu'elles ne soient mûres
Pour les cueillir à temps
Avant qu'elles ne tombent
Et qu'elles ne soient perdues.

CHEMIN PERDU
CHEMIN RETROUVÉ

Chemin perdu

Au gré de balades
J'aime me surprendre
Et perdre mon chemin.
Les forêts les plus denses
Renforcent mes surprises.
Quand aucun horizon
Ni soleil ne m'informe,
Vers quelle direction
Je vais m'orienter.
Au cours de traversées
Avec de longs parcours,
Naissent mille fantômes.
Le tumulte vivant
Des êtres qui s'y retrouvent
Enrichit d'impressions
Mon vagabond chemin.
Je passe du désir
De poursuivre ma route
À l'envie maintes fois
D'abandonner la suite.
Quand je prends conscience
Que je suis bien perdu
Je panique un peu.
Juste assez effrayé.
Le doute m'envahit,

J'invente des raisons
De rester, de poursuivre.
M'égarer, peu m'importe
Il est tôt, j'ai le temps.
Rempli par le désir
De combattre ma peur
Et de m'enorgueillir,
Ou de finir vainqueur
Devant cet invisible.

Chemin retrouvé

Je me rassure très vite
En lisant une plaque
Sur laquelle on indique
La direction à prendre
Pour retrouver ma route.
Négligés en oubliés,
Les frayeurs, les doutes,
S'effacent à jamais,
Car vite abandonnés
Du flot de mes pensées.
Mon chemin retrouvé,
Je m'abandonne rêveur.
Et vite recommencer
En compagnie cette fois
D'aimable voisinage,
Ou simplement avec
Des cartes et compas
Comme je l'ai fait longtemps
Quand j'étais un enfant.

Je quitte la plage et tout en haut de la montagne, tout près des chamois, j'admire le paysage. Au-delà de l'horizon, s'invente mon prochain voyage.

J'abandonne la barque sur le sable et retrouve mes amis au milieu de l'eau pour traverser le fleuve à pied.

Je quitte la ville et main dans la main avec celui que j'aime, je redécouvre l'architecture nourrissante de la forêt.

Je quitte du regard l'horizon sans fin et je retrouve à mes pieds son image en reflet.

Je quitte la sécheresse de mon chemin et réinvente ma route dans les marées, à la recherche des traces d'une quête sans fin, au-delà des bords du monde.

Je quitte le troupeau et sur la crête je rencontre l'immensité mystérieuse de ma solitude.

J'abandonne ce village si haut perché, à la découverte de l'immense amphithéâtre qui escalade la montagne et j'écoute tout en bas l'écho des êtres qui ont sculpté cette terre.

Je quitte mon siège pour retrouver sur les grains de sable de cette rive des âmes, des traces vivantes, avant que la marée ne les efface.

UN REFUGE

Déjà pour y arriver dans ton refuge, il te fallait enjamber des montagnes
Tu n'y allais pas quand tu voulais
Après les montagnes bleues, prendre une petite route avec une
chaussée plus étroite, une visibilité moins grande
Au bout de la route, une ferme
Dans la ferme, des animaux, des chiens, des vaches, des poules, des
lapins et lui, majestueux, tel un roi dans son royaume, un lion, ton
chat, ton refuge.
Ton chat chamane, celui qui savait tout
Quand tu arrivais
Quand tu pleurais
Quand tu partais
Ton refuge n'était pas une cabane, ni une grotte
Ton refuge était ton chat
Tu te cachais avec lui, sous les couvertures, tu dormais avec lui, dans
sa fourrure, dans sa chaleur
À ce chat, tu disais tout
Tes peines, tes joies, tes espérances
Il écoutait
Il savait.

Tu avais pris l'avion,
Vous étiez tous les quatre partis en Guadeloupe.

JP vous attendait à Pointe-à-Pitre,
Prêt à vous accueillir sur son bateau.

La petite plage était au bout
De la Marina de Saint-François.

Tu avais trouvé un abri.
Dans l'ombre douce des feuillages,
Entourée des troncs sinueux des raisiniers.
Ton refuge s'ouvrait
Sur le sable blanc et fin
Qui remontait jusqu'à toi.
Entre le vert des feuilles, tu voyais
Le soleil chauffer la mer turquoise,
Rire et douceur de vacances en famille,
Petit crabe transparent qui passait,
Un souffle d'alizé te rafraîchissait.

Tu étais bien, dans cet abri.

Quelle terre forte te conduira dans l'espace ouvert ?

Terre où le corps fut bien.

C'était un lieu bien plus fort que la mémoire

Un lieu au plus haut d'un plateau, baigné de terre grasse et d'argile souple.

Plus qu'une région, un site, un miracle d'horizon.

Ce sont des terres racines qui t'avaient conduit là, tu avais besoin d'un chez-toi pour te rassembler. Tu revenais de voyage et tu savais que ce serait là que tu apprendrais de nouveau, la langue et le calme du paysage.

Tout était construit pour que ce fût ici, un havre de pays, un lieu où le soleil toujours passerait, qu'importe la pluie, la neige et les brumes de la nuit.

Ce fut ce lieu où doucement tu revenais qui aujourd'hui brille encore, non pas comme un souvenir, mais plutôt comme un lieu-mère, un lieu-berceau, respiration, pomme de pins, marguerites sauvages et odeur de foin et de nuages.

Un lieu encerclé par les montagnes, toutes plus belles comme la voix de Callas qui lentement résonnera toujours.

Même si quelquefois l'hallucination te gagnait, tu étais certain que ce paysage était façonné pour toi et avec toi.

Qu'importe d'y revenir, qu'importe ce que ce lieu était devenu, tu savais qu'il était possible, tu savais et la mémoire et l'éternité.

PASSAGE DE COURTE DURÉE

Imprégné de souvenirs
Je te retrouvais là
Chaque jour de frimas,
Dès la saison d'automne
Arrivée à grand pas.
T'apercevais, déjà
Depuis la cheminée
D'où je prends mes repas,
Habituellement.

Peu mais bon

Toi, ce petit coin-là,
Parcouru de soleil,
Au jardin à mi-ombre,
Discrètement tu vas
T'avancer au rythme
Des rayons qui plombent
De clarté, sur le vert
Végétal qui persiste,
Changeant, encore présent,

Quand les premières feuilles
Se mettent à tomber.
Doux plaisir retrouvé
Quand je franchis le pas
De la verrière écran
Qui sépare du jardin.
Petit coin de plaisir
Que j'occupe un moment
Le temps d'un déjeuner.
Baigné d'un chaud soleil,
Installé sans confort,
Mais que peu d'importance !
Je suis si bien en toi,
Pour ce fugace instant.
Cette exclusivité
M'emplit d'un doux bonheur.

Pour y arriver, il fallait grimper sept kilomètres d'asphalte entre les arbres. Depuis la petite ville tout en bas la route serpentait à flanc de montagne.

Tu faisais souvent les deux kilomètres à pied après la pancarte qui indiquait le domaine depuis la départementale.

Du rez-de-chaussée aux étages, la vie s'organisait entre l'enfance et la fin de vie dans la grande maison toujours agitée de monde.

Tu avais peut-être huit-neuf ans, tu ne sais plus ? Tu trouvais habituellement refuge au creux de la nature, sur un rocher ou sur un tapis de mousse.

Pour t'échapper d'une chambre partagée, pour défier la nuit et éprouver ta solitude, tu voulais habiter cette petite cabane dans le jardin.

Elle avait été un abri à outils assez grande pour y mettre un lit ; un de tes frères l'avait transformée lors d'une évasion adolescente.

La lumière filtrait entre les planches et tu aimais aller t'y rencontrer et t'y cacher. Dans cette simplicité rassemblée, tu étais bien : au loin la rumeur familiale, plus près le chant de ton ami Fifi, le rouge-gorge qui habitait sur le grand acacia. Devenu ton confident, tu l'avais peint sur un pavé de terre cuite pour ne jamais l'oublier.

La lumière dorée du couchant filtrait un paysage rêvé, le chien et le chat te savaient cachée là et venaient renifler ton bonheur secret.

Une première nuit, tu y as dormi toute seule et tu t'es sentie nouvellement agrandie.

Pour recontacter cette plénitude, tu t'y es souvent transportée en pensée.

Les fibres de ton corps se sont imprégnées de ce bien-être et cette mémoire a forgé ce rêve, aujourd'hui pressant, de poursuivre tes jours dans une cabane.

Fixée dans les arbres, abritée par eux ou encore libre de filer sur les routes vers de nouvelles aventures, la tiny-house, légère cabane tirée par cet oiseau nomade de la sobriété heureuse, est une idée qui te réjouit toujours, corps et âme.

(CE) À QUOI JE TIENS

À quoi, sur quoi, quoi
À quoi, à qui
Sur quoi, sur qui
Quoi, qui
Une petite musique
Qu'on dirait désaccordée
Une boucle qui revient
Une petite musique dans une plus grosse musique
Un pas en avant
Un pas en arrière
Je viens
Tu viens ?
Tu tiens à moi, je dis
Je tiens à toi, tu dis
Un mantra
Tenir et lâcher
Le yin et le yang
Une respiration comme une musique andalouse
Tenir le rythme avec les talons
Avec les mains
Les bras qui se lèvent
Une musique qui monte,
Qui prend de l'espace
Dans l'espace
Qui entraîne et qui ralentit
La tête jetée en arrière

Signal sonore,
Quatre notes de musique.
Musique répétitive,
Qui s'appuie, qui revient,
Qui vient de loin,
Qui part loin.
Une chanson,
Espagne du Sud, famille,
Amour Amitié Chaleur Bonheur,
Et aussi nouveauté curiosité.
Un pas après l'autre,
Accepter, accepté ?
Pour mieux avancer,
Sur le chemin,
Sur le chemin... tracé ?

Va-et-vient sans revenir
Et le son égrène l'espace.
On eût dit un paysage.
Ça tient à quoi de voir ?
L'horizon doucement, le temps passe par le son
Comme une course fredonne en rythme ce qui se donne à voir.

Silence. Silence de nos pas.
Silence des arbres que l'on oublie.
Le paysage comme l'espace se perd au loin.
C'est une respiration qui tient,
C'est le son qui retient.
Plus de vie, plus de rêves.
Reste ce dont je tiens.
Demain, demain encore,
S'égrènent les pas des horizons perdus.

Le son égrène la nuit et nous chasse à jamais hors de nous.
Mais quelle force se tient dans le silence de la note qui se remplit,
De rêves et de ce qu'elle fut.
Immobile, l'horizon se déplace.
Rien n'a bougé au fond des océans,
Doucement s'emplit le paysage,
Comme une ronde qui se finit.

MUSIQUES

Dès l'âge de trois ans
Je souffle pour donner
Vie à quelques notes
Sans aucune harmonie,
Mais qui, au fil du temps,
Se retrouvent complices,
Pour donner des accords.
Bonheur mélodique !

Simple instrument

Le temps aidant, ami,
Tu m'aides à construire,
Des vingt sons de ta gamme,
Harmonica, mon cœur,
De belles impressions,
Que j'aime retrouver.
Respirer la musique
En ces temps essoufflés,
Où règne cet ennemi
Aujourd'hui bien connu

Pirate de souffle
Qui m'épargne pour l'instant.
Autorisé, d'une heure,
D'un kilomètre aussi,
Libre de respirer,
Je m'adonne à jouer
Chaque jour qui passe,
Parcourant les rues vides
Libre espace retrouvé.
Je continue encore,
Et encore chaque jour,
De radieuses mélodies,
Du vent de ma musique.

Je tiens à toi et me tiens tout près de toi. Il tient l'archet du vent et je vibre sur l'air du temps. La musique des sphères fait trembler le néant et tour à tour distingue et rassemble, sépare et réunit les grains de l'univers pour créer toujours et encore.

Aujourd'hui je suis fatiguée de recevoir les nouvelles du monde et ne tiens plus en place dans l'espace inconfortable où dansent les grains de sable privés de liberté.

Comment palpiter à l'unisson de cet espace-temps et éviter les zones immobiles où se rassemble la folie des hommes masqués ?

Comment dévier ou harmoniser les fréquences folles qui nous sont proposées ?

Comment se profiler comme le martin-pêcheur et plonger d'une fréquence à l'autre de ce présent pour survivre ?

Comment s'habiller de la peau du lotus pour laisser glisser la peur et l'absurde ?

Tenir ? Ben non, finalement je lâche prise...

DANS LA LANGUE

Ko Hinnor
À qui offrir ce cri ?
Ce cri précipité dans le vide
Un cri comme un tatouage sonore
Un sanglot glissé sur la chevelure des vagues
Un cri, des prunelles arrachées à l'aube
Un cri échappé, monté du petit val qui mousse
Ainsi la fin débute
Il a deux trous rouges au côté droit

Ils sont venus d'ailleurs

Ils sont arrivés dans une onde de fleurs d'encre,
Comme chaque poussière formant tout l'univers.
Ils se sont reconnus,
Comme chaque gant reconnaît son pendant.

Ils vibrent de la même harmonie,
Mais ne se font pas d'ombre.
Ils ont des choix de vie cohérents,
Trouvent les mots pour se dire,
Trouvent un siège pour la parole.
Leur âme chemine sur tous les sentiers,
Sur tous les chemins du cœur.

Leurs épaules se touchent,
Leurs nuits soupirent,
L'édredon indigo est lissé par la paix,
Ils dorlotent leurs rêves,
Et, guidés par le gouvernail du vent,
Ils peuvent rendre le souffle au silence.

Chemin du cœur
Et douce l'épaulé du jour,
Coquille en creux de main et longs sanglots de l'aube.
L'âme chemine.
Les mots pour se dire se dessinent,
Et donnent le souffle au silence,
Comme un corps dans l'herbe.
Et si la nuit se déplie comme un lotus
C'est qu'il faut partir ailleurs
Et se fier au vent.
Suivre la chevelure de la soif
Comme une fibre, une foudre
Les fonds du cœur de l'aube,
Donnent des vagues de rêves.
Le plein se dessine de vide.
Grandir en poussière d'univers,
Cailloux des ombres,
Je dorloterai les rêves,
Les soupirs des nuits,
Les fleurs d'encre et les astres forts.
Le ciel bien au-dessus des paroles d'amour,
Bien là en ondes de fleurs sur un lit de luzerne.

Dans ce lit coulent les mots en transe, torrent en cascade ; gouvernés par les vents, aiguillonnés par la soif, ils écument la peur et dévalent la montagne, ils tailladent les roches et les chairs et embrasent les aubes rougeoyantes.

Oser être enfin et laisser se déplier le lotus et sur sa peau, glisser les longs sanglots de larmes qui ne se livrent pas.

D'errance en envol entre les airs d'une lune de campagne, la parole s'enroule dans le giron de la terre et, sous l'édredon indigo du ciel, les mots éveillent le soleil pour réchauffer les cœurs.

S'étirer et s'étendre lissé par la paix, dorloté par le reflux des rêves regardés par les astres d'un ciel par-dessus tête.

Enfiler des perles sur les fibres de la foudre pour rallumer les prunelles de l'aube.

Quitter les quais de l'absurde et lâcher les amarres de l'illusion pour offrir le cri échappé d'une bouche fermée.

JE SUIS UN AUTRE

Vous/tu

Parfois, j'ai tenté timidement un « tu » mais « tu » est tombé un peu à plat. Il n'a pas rebondi, laissons-le là où il est.

Je serai donc vous moi aussi.

Au début, j'ai un peu peur de cette distance ajoutée à la distance numérique. Au final, c'est pas mal. Je suis un « vous » pour vous et vous êtes un « vous » pour moi.

Un « vous » entre parenthèses du quotidien, comme suspendu.

Un « vous » avec l'envie féroce de conquérir des terres nouvelles, de défricher, de sortir des sentiers battus, des habitudes et des facilités d'écriture. Aller vers un ailleurs de mots, des mots nouveaux, souvent hésitants, parfois étonnés de se retrouver couchés sur le papier presque à leur insu, sans qu'ils aient même eu le temps d'en avoir le désir.

Et puis finalement, le « tu » est arrivé.

Et tu rebondis encore.

L'autre moi, tu ou vous

Tu es là, dans votre maison.

Tu écris vous,

Le vous du vous, ou le vous du tu ?

Comme tu veux, ou comme vous voulez,

Mais au pluriel ou au singulier ?

Le tu ami, le tu complice, le veux-tu ?

Ou le vous respect, le vous âgé, le voulez-vous ?

Mais en fait faut-il choisir ?

Dans je t'aime ou je vous aime,

Finalement c'est aimer l'important,

Et de le dire, à toi ou à vous,

Te le dire et vous le dire,

Grâce à cet atelier, merci !

« Je » est un autre évidemment
C'était vrai
Comme une embarcation de fortune,
Une coque de noix,
Un lâcher-prise qui se brise de mots
Blessure et enfin renaissance,
Respiration nouvelle.
Terre à venir, écrire, écrire
Départ pour des pays possibles,
Pour des phrases nouvelles
Vivre, vivre
Entre autre,
M'avez-vous dit ?

Voyelle ouverte sur une aube nouvelle, libre et inspirée, elle s'est entourée de souples consonnes pour vibrer l'évasion d'un présent confiné.

Précieuses sont devenues les perles des paroles enroulées sur les fibres du mystère.

Colliers de chair, ces semences perlées, transpercées d'aliore émergent de ce tout autre.

Intimidée, tu te vouvoies encore et preserves l'intimité.

Liberté offerte d'oser dire la rencontre de celui que tu peux tutoyer enfin.

De ce terrain enrichi par tous ces autres, je dis merci pour ces germes à venir.

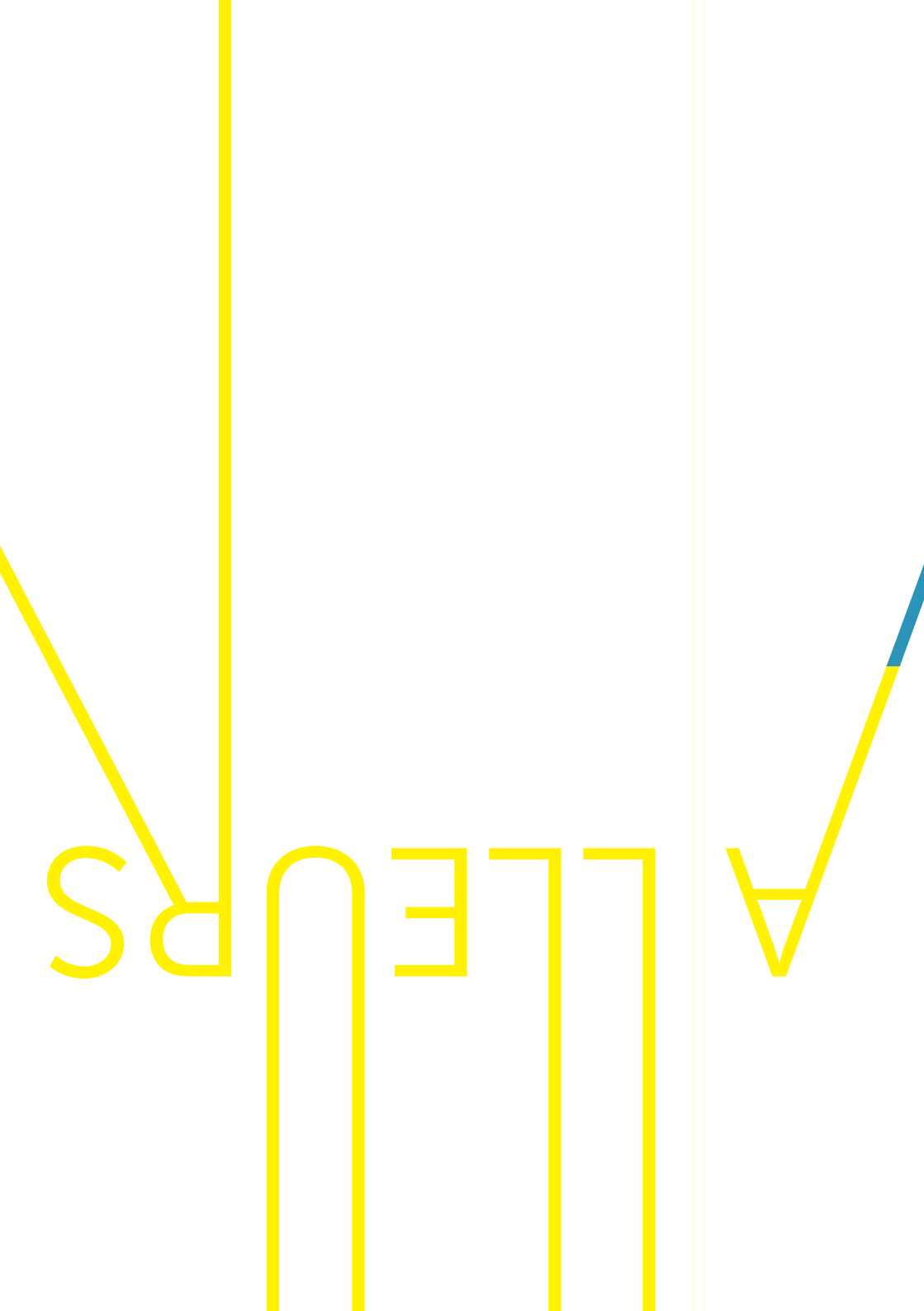
Hôpitaux Universitaires de Marseille | **ap·hm**

OH
LES BEAUX
JOURS !

avec le soutien de



Fondation  orange



LETTERS

A